

PREMIER CONCERT, PRUME-LAVALLÉE

A MONTREAL.

L'ardente soif artistique qu'éprouvaient depuis si longtemps les dilettanti de Montréal a été enfin partiellement apaisée par la charmante soirée musicale que donnaient, jeudi, le 9 décembre dernier, MM John-Prume et Calixa Lavallée. Nous disons *partiellement* apaisée seulement, puisque le nectar enivrant que l'on nous y a versé, en comblant si délicieusement nos vœux, n'a fait qu'accroître le désir d'entendre de nouveau ces estimables artistes et de puiser à longs traits à la coupe des rares jouissances esthétiques qu'ils éveillent si admirablement.

Bien avant l'heure fixée, donc, une foule avide des charmes de l'harmonie se pressait à la Salle des Artisans. Nous avons bien remarqué quelques rares sièges inoccupés au fond de la salle : toutefois, trop heureux de notre propre sort, nous ne chercherons pas querelle aux absents, — car, après tout, il est peut-être vraie de dire *where ignorance is bliss 'tis folly to be wise*. Et, si l'on se trouve encore de ces cœurs d'airain à l'épreuve des accents enchanteurs de Madame Prume; — de ces intelligences robustes que l'exécution merveilleuse de Lavallée laisse insensibles, — de ces natures cuirassées, enfin, que l'archet inspiré de Prume ne saurait atteindre, pourquoi disputerions-nous à ces braves gens leur bonheur tranquille ? Ne sont-ils pas après tout, plus fortunés que nous, ayant un besoin de moins à satisfaire ?

Nos réflexions nous conduisaient insensiblement à envier le calme uniforme de leur monotone existence, lorsque certain génie bienfaisant rappela à notre souvenir, pour nous consoler dans nos hésitations, les vers sublimes de Lamartine que voici :

Il est parmi les fils les plus doux de la femme,
Des hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme,
Dont le cœur est mobile et profond comme l'eau,
Dont le moindre contact fait frissonner la peau,
Dont la pensée en proie à de sacrés délires,
S'ébranle au doigt divin, chante comme des lyres.
Mélodieux échos semés dans l'univers,
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts.
C'est dans leur transparente et limpide pensée
Que l'image infinie est la mieux retracée,
Et que la vaste idée où l'éternel se peint
D'ineffables couleurs s'illumine et se teint !

Ils entendent des voix que nous n'entendons pas,
Ils savent ce que dit l'étoile dans sa course,
La foudre au firmament, le rocher à la source,
La vague au sable d'or qui semble l'assoupir,
Le bulbul à l'aurore et le cœur au soupir.

« Il est encore vrai, ajoute le poète, que les hommes doués d'une sensibilité excessive jouissent plus et souffrent plus que les natures moyennes et modérées. J'ai participé à ces excès d'impression dans la mesure de mon organisation. Ceux qui sentent plus, expriment plus aussi : ils sont éloquentes ou poètes. Leurs organisations paraissent faites d'un métal plus fragile, mais plus sonore que le reste de l'argile humaine. La vie du vulgaire est un vague, un sourd murmure du cœur ; la vie des hommes sensibles est un cri, la vie de l'artiste est un chant.

Mais revenons à notre soirée, de laquelle toutefois nous nous sommes peu éloignés.

Jamais, c'est ici le cas de le dire, programme plus intéressant n'a été présenté à notre public musical. Le Concerto en mi Op 64, de Mendelssohn, interprété par F. John-Prume, — le Capriccio brillante, Op 22, du même auteur, exécuté par Lavallée, (ces deux morceaux avec accompagnement du quintette à cordes) — deux charmantes cavatines de Gounod, l'une de « la Reine de Saba », l'autre de « Mireille », rendues par Madame Prume, pour la première fois à Montréal, — ces divers chefs-d'œuvre supplémentés par plusieurs brillantes fantaisies opératiques pour le violon,

par une étude et une ballade de Chopin, par l'ouverture de « Prométhée », de Beethoven et celle d'une « Nuit en Grenade », de Kroutzer, exécutées par un double quatuor, — voilà, ce nous semble, de quoi satisfaire les plus exigeants.

Que dire maintenant de John-Prume et de son exécution ravissante ? Autre chose est de ressentir les émotions délicieuses qu'il provoque à volonté chez tous ses auditeurs et autre chose est d'entreprendre de définir ces sensations. L'archet de Prume, semblable à un brillant soleil, illumine et réchauffe l'âme, — il la transporte bien loin au-delà des régions de la froide réalité, dans un monde nouveau, idéal, féerique, où elle perd momentanément conscience d'elle-même pour s'abandonner toute entière entre les mains de celui qui la charme. Nous ne concevons pas que l'on puisse jamais se lasser de l'entendre — nous y trouvons au contraire un charme sans cesse croissant et toujours nouveau.

L'exécution de Prume ! En quels termes la caractériser ? Que nous reste-t-il à ajouter, ou de quel poids seraient nos faibles éloges à la suite de cette avalanche de témoignages flatteurs que lui a adressé toute l'Europe artistique ? La Belgique sa patrie, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Pologne et la Russie, auxquels nous pouvons ajouter le Mexique et les Antilles n'ont pas d'expressions assez choisies pour proclamer son mérite. La correspondance de Christiania déclare que « Son habileté est véritablement extraordinaire. Il est tellement sûr de lui-même qu'il pousse parfois jusqu'à la coquetterie l'abandon qu'il met dans son exécution ». Nous n'avons jamais entendu un violoniste dont le mécanisme soit aussi étonnant que le sien. « Un journal de la capitale russe n'affirme-t-il pas que : « Sa verve, sa chaleur dans les difficultés, son âme dans le chant sont irrésistibles, et nous avons entendu dire à un grand musicien que ce jeune virtuose a certaines phrases musicales qu'on peut élever au-dessus de Vieuxtemps ». N'est-ce pas, du reste, ce que confirme le journal d'Augsbourg, lorsqu'il dit que Prume n'a pas été moins applaudi dans cette ville que ne l'a été Paganini ! Artiste universel, de tous les genres, de toutes les écoles, Prume aborde avec une égale facilité, avec un pareil succès les compositions classiques de Bach, Beethoven ou Mendelssohn, et les brillantes fantaisies de Paganini, Vieuxtemps, Bazzini et Wieniawski. Il ne dit pas avec moins de grâce ou de sentiment ces poèmes du cœur dus à la plume enchantée de Gounod, François Prume, Raff ou Reber. Bref, résumons par le franc aveu que tout ce que nous pourrions dire de plus élogieux sur le compte de cette aimable artiste n'exprimerait que fort imparfaitement l'excellence artistique de M. Prume d'une part et d'autre part, la somme des délices qu'il fait goûter invariablement à tous ceux qui se rendent à ses trop rares invitations.

Lavallée a dignement rempli son rôle difficile dans cette magnifique soirée. Solidaire avec Prume du succès de la séance, il a su s'acquitter brillamment de la charge qui lui incombait. Ce résultat n'étonnera personne. Lavallée est né artiste, — il a grandi artiste, — il s'est rendu à Paris artiste, — pouvait-il en revenir moins artiste ? Toutefois, c'est moins son entrain, sa hardiesse, sa dextérité, sa sûreté, son exécution merveilleuse que nous admirons que la délicatesse de sentiment, la finesse d'expression, l'appréciation intime qu'il apporte à l'interprétation des auteurs, au point de les faire goûter à ceux même qui ne les comprennent point, et de faire paraître passable un détestable piano « Steinway », dont l'insignifiance déplorable eût assurément percé sous des mains moins habiles. Comme le fait Prume depuis quinze ans, Lavallée devra nous conduire de surprise en surprise, de l'admiration à l'enthousiasme.

Madame Prume a produit sur son auditoire l'impression la plus favorable. Sa voix, déjà fort agréable avant son récent voyage en Europe, a acquis, sous l'intelligente direction du célèbre Wicard, de l'ampleur, de l'étendue, de la souplesse, et toutes ces qualités jointes à sa pureté d'intonation, à sa justesse uniforme et surtout à sa diction parfaite, font de madame Prume une des plus estimables cantatrices que nous ayons entendues. Elle a rendu dans le style large